DE BOUCHE À OREILLE.
17E ÉDITION

ISBN 978-2-488990-22-6
© 2026, Fondation CASIP-COJASOR
Le Manuscrit
Paris

De Bouche à Oreille
17e édition

Un programme intergénérationnel avec les survivants de la Shoah,
réalisé par la Maison des Seniors et de la Culture-Bluma Fiszer
de la Fondation CASIP-COJASOR

En partenariat avec le corps enseignant et les élèves de 2nde 3
de l'école Lucien de Hirsch

Édition 2025-2026

En partenariat avec le Mémorial de la Shoah.

La Fondation CASIP-COJASOR remercie
la Fondation pour la Mémoire de la Shoah de son soutien.

Table des matières

Message de Henri Fiszer 11

Message de Karêne Fredj 13

Message d'Elie Ebidia 15

Message de Nira Fdida 19

De Bouche à Oreille Édition 2026 22

Présentation du programme 23

Témoignage de Mauricette Auxe 27

Témoignage de Nathan Auxe 35

Témoignage de David Coronel 43

Témoignage de Liliane Fichet 53

Témoignage de Albert Lamantovicz 67

Témoignage de Régine Lippe 77

Témoignage de Yvonne Riss 91

Les témoins 101

Les élèves 103

Remerciements 105

Message de Henri Fiszer

Président de la Fondation CASIP-COJASOR

C'est avec beaucoup d'émotion que je vous présente la 17e édition du programme De Bouche à Oreille, en premier lieu au nom du CASIP, mais aussi au nom de l'école Lucien de Hirsch avec laquelle j'ai des liens privilégiés de longue date et pour qui j'ai une affection particulière.

L'école Lucien de Hirsch est la plus ancienne des écoles juives de France encore en activité et à ce titre a été pionnière dans la transmission du judaïsme en France. On peut légitimement lui attribuer l'essor de l'école juive en France.

Si dans la tradition juive, le Seder de Pessah' est souvent considéré comme le moment fort de la transmission, le programme De Bouche à Oreille du CASIP présente, lui aussi, une expérience unique, et riche d'une pluralité de dimensions. Pendant une année, des élèves de la classe de Seconde 3 de l'école Lucien de Hirsch ont interrogé 7 survivants de la Shoah et en ont tiré les témoignages recueillis dans cet ouvrage. Ces jeunes se sont extraits de la tyrannie de l'immédiat pour écouter patiemment une personne âgée. C'est une histoire qui s'inscrit dans la grande Histoire, c'est un exercice de rédaction et de synthèse, mais c'est surtout une aventure humaine entre deux générations si éloignées mais qui s'écoutent, échangent et partagent. Les élèves ont

reçu un trésor, les anciens une étincelle d'éternité et des liens chaleureux se sont créés.

Il s'agit de dépasser le concept de « devoir de mémoire », car il n'existe pas de devoir de respirer. La mémoire et sa transmission sont l'oxygène du peuple juif. Cette transmission passe par le questionnement qui constitue un élément essentiel de l'éducation juive et qui reste la composante principale de la démarche d'étude et de la connaissance.

Un grand maître du H'assidisme, R. Ytzhak Meir Alter de Gour, mentionnait souvent le verset du Deutéronome 32, 7 : « Rappelle-toi des jours du monde, réfléchissez aux années de chaque génération. » La racine du mot année, « Shana » en hébreu, est la même que celle du mot « Shoné » qui veut dire différent. Il expliquait qu'à chaque génération apparaissent de nouveaux défis, et par conséquent une manière d'interpréter et d'appréhender notre histoire et notre héritage qui lui est propre.

Dans cette période tourmentée où les faits historiques peuvent être inventés, simulés, substitués, où le plus grand risque est d'arrêter de réfléchir, De Bouche à Oreille apporte une parole de vérité inattaquable à une nouvelle génération qui continuera à la faire vivre.

Et comme disait le sage Hillel : « Si ce n'est pas maintenant alors quand ? »

Henri Fiszer
Président de la Fondation CASIP-COJASOR

Message de Karêne Fredj

Directrice générale de la Fondation CASIP-COJASOR

C'est avec une grande émotion que nous vous présentons la 17e édition du programme De Bouche à Oreille. Ce programme n'est pas qu'un simple témoignage de survivants, c'est un travail de longue haleine contre l'absence, contre l'oubli, contre le temps. Le temps qui altère les récits, qui efface les marques, ces marques qui font pourtant partie de notre histoire.

C'est dans cette optique de transmission de la mémoire, que les lycéens de l'école Lucien de Hirsch ont pu participer à ce merveilleux projet. Je tiens à particulièrement remercier monsieur Elie Ebidia, chef d'établissement, ainsi que l'équipe pédagogique du lycée pour leur engagement : mesdames Nira Fdida, responsable pédagogique du lycée, Elodie Sebag, professeure d'Histoire-Géographie et Shirley Elbaz, documentaliste/archiviste. Enfin, je voudrais remercier l'investissement de tous les élèves qui ont participé avec sérieux et respect à ce projet. Les élèves ont eu la chance de pouvoir participer à trois rencontres avec sept survivants.

Alors que les derniers survivants ayant vécu la plus grande tragédie de notre histoire s'éteignent peu à peu, ces histoires ne tomberont pas dans l'oubli, grâce à l'oreille attentive des lycéens de l'école Lucien de Hirsch, et au travail de mémoire qu'ils ont effectué, ils sont maintenant les récipiendaires de cette mémoire. Cette mémoire ne doit pas s'éteindre, et chaque élève assure à l'humanité la conservation objective et

irréfutable de ce que fut la folie des hommes en ces temps maintenant lointains. Ce lien renouvelé entre les générations n'est pas qu'une valeur au cœur du judaïsme, c'est aussi une valeur universelle, et aujourd'hui, à l'heure du chacun pour soi, ce lien renforcé est précieux. La Fondation CASIP-COJASOR est fière d'avoir pu contribuer à cette tâche. Un jour, vos enfants, vos petits-enfants vous poseront des questions sur le drame vécu par nos aïeuls. Grâce à vous, témoins, lycéens, professeurs, quelques fragments de mémoire subsisteront et seront transmis, à leur tour, à nos descendants.

Karêne Fredj
Directrice générale de la Fondation
CASIP-COJASOR

Message d'Elie Ebidia

Chef de l'établissement Lucien de Hirsch

Le verset de Deuteronome, XXXII, 7 dit :
« זָכוֹר יְמוֹת עוֹלָם בִּינוּ שְׁנוֹת דֹּר וָדֹר שְׁאַל אָבִיךָ וְיַגֶּדְךָ זְקֵנֶיךָ וְיֹאמְרוּ לָךְ »

« Rappelle-toi les jours du monde ancien, comprenez les années de génération en génération ; questionne ton père et il te transmettra le récit, tes anciens et ils te feront entendre leur parole. »

Ce verset porte en lui une réflexion profonde sur la transmission.

Le terme « בִּינוּ » ne signifie pas seulement "comprendre" au sens intellectuel. Il évoque la capacité de discerner, d'établir des liens, de pénétrer le sens caché des événements. La mémoire ne consiste donc pas uniquement à connaître des faits, mais à en saisir la portée humaine et morale.

Le mot « שְׁאַל » va encore plus loin. Il ne s'agit pas d'entendre passivement un récit, mais d'interroger, de rechercher activement la parole de l'autre. La transmission exige une démarche volontaire, une curiosité sincère et un désir de recevoir.

La différence entre « וְיַגֶּדְךָ » et « וְיֹאמְרוּ לָךְ » est également essentielle. « ויגדך » désigne une parole structurée, développée, presque un récit transmis avec précision et continuité. En revanche, « ויאמרו » renvoie à une parole plus simple, plus intime, parfois chargée d'émotion et de sagesse vécue. Le

père raconte, les anciens témoignent. L'un transmet les faits, les autres transmettent l'expérience intérieure du vécu.

Cette nuance éclaire toute la portée du devoir de mémoire : comprendre l'Histoire nécessite à la fois le récit et la parole humaine, l'enseignement et l'émotion.

Ces mots prennent une résonance particulière lorsque des jeunes rencontrent ceux qui portent encore la mémoire vivante de l'Histoire.

À travers le projet « De Bouche à Oreille », les élèves de Seconde 3 du lycée Lucien de Hirsch ont découvert bien plus qu'un chapitre du passé : ils ont entendu des voix, des silences, rencontré des regards habités par une vie entière. Chaque témoignage transmis était une passerelle entre les générations, une manière de faire vivre la mémoire au-delà des livres.

Les récits entendus ont permis aux élèves de comprendre que l'Histoire n'est pas une abstraction lointaine, mais une réalité humaine faite de destins brisés et de courage immense.

Dans une époque où les témoins disparaissent peu à peu, écouter devient une responsabilité. Les élèves ont ainsi compris que transmettre la mémoire est une mission essentielle pour préserver la dignité humaine.

Le verset biblique rappelle que la connaissance du passé se construit par la parole des anciens. Cette parole, fragile et précieuse, donne aux jeunes la possibilité de devenir à leur tour des relais de mémoire.

Au fil des rencontres, chacun des élèves a été confronté à des émotions profondes : la douleur, l'admiration, parfois

l'incompréhension face à l'horreur vécue. Mais ces échanges ont aussi fait naître une réflexion sur la tolérance, le respect et la vigilance face aux discours de haine.

Les témoins ont offert aux élèves quelque chose d'inestimable : la confiance de raconter leur vécu. En retour, les élèves ont accueilli ces récits avec attention et gravité.

Cette expérience leur a montré que la mémoire n'est pas tournée vers le passé uniquement ; elle éclaire également l'avenir. Comme l'enseigne la tradition juive, se souvenir est un acte vivant. Il ne s'agit pas seulement de conserver des souvenirs, mais de transmettre des valeurs humaines essentielles.

Les élèves ressortent enrichis de cette rencontre avec ceux qui ont traversé l'indicible. Ils portent désormais une part de cette mémoire collective. Car une mémoire transmise avec sincérité devient une lumière pour les générations futures et aide à construire un avenir plus juste.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude aux initiateurs du projet « De Bouche à Oreille », ainsi qu'à toutes les personnes qui ont permis à cette rencontre entre générations d'exister. Grâce à leur engagement, à leur sens de la transmission et à leur dévouement, les élèves ont eu le privilège d'entendre des paroles rares et essentielles. Ce projet représente bien davantage qu'une démarche pédagogique : il constitue une véritable mission de mémoire et d'humanité.

Je souhaite également adresser des remerciements sincères aux équipes encadrantes, Mme Fdida, Responsable pédagogique du Lycée, Mme Sebag, Professeur d'Histoire, dont la présence attentive et la sensibilité ont accompagné les élèves tout au long de cette expérience profondément marquante.

C'est une immense fierté d'avoir pu participer à une telle initiative. Prendre part à ce projet signifie devenir, à notre mesure, les héritiers et les transmetteurs d'une mémoire précieuse.

Elie Ebidia
Chef d'établissement
Lucien de Hirsch

Message de Nira Fdida

Responsable pédagogique du lycée

Cette année, le lycée Lucien de Hirsch a eu l'honneur de participer au projet « De Bouche à Oreille » avec la classe de Seconde 3. Cette expérience humaine et mémorielle a profondément marqué les élèves, très touchés et émus par les rencontres avec les témoins de la Shoah.

Porté par la Maison des Seniors et de la Culture Bluma Fiszer de la Fondation Casip-Cojasor, le projet « De Bouche à Oreille » célèbre sa 17e édition. Il met en lien des élèves du secondaire avec des témoins de la Shoah – enfants cachés, résistants, déportés ou enfants de déportés, afin de transmettre la mémoire et de favoriser le dialogue entre les générations.

Le projet s'est déroulé autour de 3 rencontres entre les élèves et les témoins, filmées dans le cadre de la réalisation d'un documentaire. Les élèves ont également participé à un travail d'écriture, exprimant leurs émotions, leurs réflexions et leur ressenti à travers des récits et des textes personnels.

Avant les rencontres, nous avons exposé aux élèves ce projet afin de leur permettre de mieux comprendre le contexte historique et les préparer à entendre des témoignages souvent bouleversants.

Au fil des échanges, les élèves ont découvert des histoires de vie marquées par la peur, la séparation, la souffrance mais aussi par le courage et l'espoir. Beaucoup ont été profondément émus par la force des témoins et par leur volonté de transmettre leur histoire malgré les douleurs du passé.

Pour les élèves de Seconde 3, cette expérience restera longtemps gravée dans leur mémoire. Plusieurs ont expliqué avoir été particulièrement touchés par l'émotion sincère des témoins et par la confiance qu'ils leur ont accordée en partageant des souvenirs parfois très difficiles.

Les rencontres ont suscité beaucoup de réflexion et d'émotion au sein de la classe. Certains élèves ont confié avoir pris conscience de l'importance du devoir de mémoire et de la nécessité de transmettre ces récits aux générations futures.

D'autres ont souligné que ces témoignages rendaient l'Histoire plus réelle et plus humaine que dans les livres scolaires. Entendre directement les récits des survivants a permis aux élèves de mieux comprendre les conséquences de la haine, de l'intolérance et des discriminations.

L'ensemble de la classe s'est montré très investi dans le projet. Les échanges avec les témoins ont créé des moments de grande émotion, mais aussi de partage et de respect mutuel.

Le projet « De Bouche à Oreille » ne se limite pas à un travail scolaire. Il représente une véritable expérience humaine

qui permet aux jeunes de devenir à leur tour des passeurs de mémoire capables de donner un visage humain à l'Histoire. Ce projet restera sans aucun doute un moment fort de leur parcours scolaire et personnel.

Nous remercions chaleureusement Mme Bensimon, Mme Julia Haddad et Mme Caroline Atlani pour leur merveilleux encadrement. Grâce à leur engagement, cette initiative continue de faire vivre la mémoire de la Shoah et de sensibiliser les jeunes générations sur l'importance du respect, de la tolérance et de l'humanité.

Comme disait si justement Simone Veil, « Il y a un devoir de mémoire, mais il y a aussi un devoir d'avenir. »

Nira Fdida
Responsable pédagogique
Lycée Lucien de Hirsch

De Bouche à Oreille
Édition 2025 - 2026

Présentation du programme

De « Bouche à Oreille » est un programme pédagogique de recueil de témoignages qui répond à un double objectif : travailler sur la transmission des mémoires juives plurielles et créer du lien entre les générations.

Les élèves de Seconde 3 de l'école Lucien de Hirsch ont interviewé des seniors d'origines diverses, sur leur parcours de vie, leur vécu pendant la Seconde Guerre mondiale, au travers de différents thèmes, tels que :

- Le milieu familial,
- La jeunesse, les mouvements de jeunesse,
- Les études,
- Les loisirs,
- Le mode de vie dans le pays d'origine,
- Les relations entre juifs et non-juifs,
- La période de la guerre,
- Les conditions du départ,
- L'arrivée en France,
- La reconstruction.

Méthodologie

Le programme débute par une séance de sensibilisation des élèves aux seniors, selon deux axes :

- Travailler sur la représentation que se font les jeunes des aînés, en les faisant réfléchir, de manière interactive, en

s'appuyant sur des données objectives, à la place et au rôle des seniors dans l'environnement familial et sociétal. Permettre aux jeunes de mettre en perspective la représentation qu'ils se font des seniors avec la réalité.

• Aborder le thème du témoignage, sa valeur dans l'Histoire et appréhender ce que représente, pour le témoin, son implication sur le plan personnel et émotionnel.

Puis, dans un second temps, les élèves élaborent en cours un guide d'entretien général : cette phase est menée par l'enseignant(e) qui prend en charge le programme. Pour la cohérence du projet, le questionnaire est général, mais chaque groupe d'élèves formule des questions spécifiques en fonction du parcours du témoin avec lequel il va travailler. Les textes suivants ont été rédigés par les élèves afin de restituer, avec leurs mots, une partie des témoignages entendus.

Le recrutement est réalisé par l'équipe de la Maison des Seniors et de la Culture Bluma Fiszer de la Fondation CASIP-COJASOR.

Modalités des interviews

Les trois interviews, d'environ 1h30, sont réparties sur l'année scolaire. Cet étalement permet un travail en profondeur. Le travail de mémoire et de transmission d'une génération à l'autre peut alors s'élaborer en engageant une véritable réflexion.

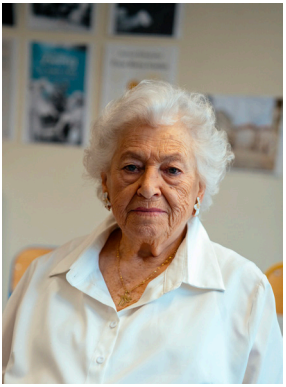
Modes de recueil des témoignages : prise de notes, enregistrements sonores. L'enseignant(e) fait travailler les élèves sur l'écriture des textes.

Le projet « De Bouche à Oreille » peut facilement s'inscrire dans le programme scolaire de la classe engagée. Ainsi, cette année, il s'inscrit dans le cadre du programme de l'étude de la Seconde Guerre mondiale et plus particulièrement des génocides subis par les Juifs. Enfin le travail est finalisé sous la forme d'un recueil réunissant tous les écrits illustrés par des photos.

Avant leur impression, les textes sont relus par les témoins et par l'équipe de la Fondation CASIP-COJASOR dans un souci d'adéquation aux propos des témoins et de respect de la vérité historique, mais ne représentent évidemment pas un travail d'historien.

Le programme « De Bouche à Oreille » 2026 a été réalisé par Laura Attal, Caroline Atlani, Sabine Bensimon et Julia Haddad pour la Fondation CASIP-COJASOR ; Nira Fdida, Elodie Sebag, Shirley Elbaz et les élèves de Seconde 3 de l'école Lucien de Hirsch.

Sept témoins, enfants cachés, très impliqués dans ce travail de transmission de mémoire, ont fait œuvre de pédagogie avec les lycéens. Nous remercions chaleureusement Mauricette Auxe, Nathan Auxe, David Coronel, Liliane Fichet, Albert Lamantovicz, Régine Lippe et Yvonne Riss.



Témoignage de Mauricette Auxe

ATTAL Romane
HAZIZA Benjamin
MOULY Salomé

Quand on parle des rescapés de la Seconde Guerre mondiale, on pense directement aux personnes qui ont survécu aux camps de concentration. Pourtant, il ne faut pas oublier les enfants cachés, qui ont eux aussi subi des traumatismes, des épreuves et des pertes.

Nous, élèves de seconde à Lucien de Hirsch, avons eu la chance de rencontrer Mauricette Auxe, une enfant cachée née le 2 octobre 1935 à Paris, dans le 12e arrondissement, à l'hôpital Saint-Antoine.

Enfant, elle vivait au 298, rue Étienne Marcel, dans un trois-pièces, entourée de ses trois sœurs et de ses parents, Sima et Bernard. Elle fréquentait une école laïque.

Mauricette et ses deux sœurs. De gauche à droite : Jacqueline, Mauricette et Rachel.

Mauricette et Rachel.

En 1939, son quotidien change progressivement, puis, dès 1942 les discriminations commencent à se faire ressentir. À l'âge de six ans, elle est obligée de porter l'étoile jaune, qui la marginalise et bouleverse son quotidien. Elle n'a plus le droit de pratiquer certaines activités, comme aller au parc ou au cinéma.

Quand Mauricette nous raconte son enfance, ses yeux brillent. Elle se souvient des moindres détails. Par exemple, elle évoque sa grand-mère qui se cachait dans une armoire pour ne pas être repérée par la police française, après que son grand-père et son père eurent été envoyés dans des camps. L'armoire s'affaisse alors tellement que le fond se casse et que l'on voit dépasser ses chaussures.

Elle nous décrit également avec précision le jour où tout a basculé. Ce jour, où la police a voulu arrêter sa mère enceinte, sans croire à son état, la maltraitant et la bousculant. Sa mère est alors envoyée à l'hôpital, où elle accouche. Pendant ce temps, Mauricette et ses sœurs sont placées à l'Assistance publique. Elle se souvient encore des chaussures qu'elle portait dans le dortoir commun.

De gauche à droite : La soeur de Mauricette, Jacqueline, sa mère tenant sa petite soeur Nicole, née pendant la guerre, le frère de sa mère et Mauricette.

Entre-temps, sa mère réussit à s'échapper grâce à une infirmière de l'hôpital, avant que la police française ne vienne l'emmener. Elle part alors se cacher chez une nourrice, à qui elle confie son bébé.

Par la suite, elle retire ses filles de l'Assistance publique et envoie Mauricette et sa sœur Jacqueline au couvent, tandis que leur grande sœur Rachel rejoint leurs cousins en zone libre.

Durant ces années au couvent, Mauricette apprend le catholicisme et côtoie les bonnes sœurs. Jacqueline joue un

rôle très important dans sa vie. Mauricette nous raconte également que sa mère est venue leur rendre visite une ou deux fois, déguisée afin de ne pas être reconnue.

Elle nous décrit aussi les repas : une grande marmite de chocolat était servie, et chaque jour, une personne avait le droit de racler les bords. Elle attendait ce moment avec impatience. Pourtant, lorsque son tour arriva enfin, elle fut prise de douleurs au ventre et dut aller se coucher sans même pouvoir en profiter.

Mauricette évoque également un endroit où les petites filles juives se cachaient lors des contrôles effectués par la police française, placée sous l'autorité du régime de Vichy.

C'est en 1945, à l'âge de douze ans, que Mauricette peut enfin sortir du couvent avec Jacqueline. Elle retrouve sa grand-mère, sa mère, sa sœur Rachel ainsi que sa petite sœur Nicole, après la mort de son père et de son grand-père à Auschwitz.

Malgré le soulagement d'être enfin libre, une blessure reste profondément présente : l'absence de son père et l'espoir, longtemps conservé, de le revoir un jour.

Aujourd'hui encore, elle se souvient du pyjama rayé violet et blanc de son père.

Par la suite, Mauricette rencontre Nathan. Nathan était revenu en France après être parti en Australie à cause de la

guerre de Corée de 1950. Il était alors célibataire. Un jour, Mauricette monte chez Joseph, un ami de Nathan. C'est ainsi qu'ils se rencontrent au Rex : Mauricette a alors dix-sept ans et demi et Nathan vingt-cinq ans.

La mère de Mauricette, veuve et mère de quatre filles, dont Jacqueline déjà mariée dans des conditions difficiles, espérait pour elle une union plus heureuse. Elle avait économisé de l'argent afin de financer leur mariage. Cependant, Nathan ne souhaitait pas utiliser cette somme pour la cérémonie, mais plutôt pour acheter un appartement.

Ils organisent donc un petit mariage avec peu de moyens et achètent un appartement place Boieldieu, situé dans le 2e arrondissement de Paris.

Aujourd'hui, Nathan et Mauricette sont mariés depuis soixante et onze ans et se disent très heureux de nous avoir rencontrés. Selon eux, ces échanges leur permettent encore de vivre de nouvelles expériences, notamment lorsqu'ils ont raconté leur histoire au rav Kofman ainsi qu'à l'ORT de Montreuil en 2010.

Mauricette et ses deux filles : Corinne et Sandrine dans son landau.

Les paroles que nous avons recueillies ne sont pas seulement une histoire, mais une mémoire précieuse qui doit être transmise pour ne jamais être oubliée. Elles font partie d'une histoire commune marquée par une tragédie.

Ce qui nous a le plus marqués dans ce témoignage, c'est son espoir et sa détermination à se reconstruire. Mauricette est retournée à l'école jusqu'à ses quatorze ans elle s'est mariée avec Nathan Auxe et a construit une famille pratiquante.

Alors oui, Mauricette, aujourd'hui, vous pouvez dire que vous avez pris une belle revanche sur la vie face à la haine et à l'injustice.

Une dernière chose :
« Souvenez-vous, n'oubliez jamais. "
Tels sont les mots de cette femme forte.

Romane Attal, Benjamin Haziza et Salomé Mouly

Témoignage de Nathan Auxe

JOURNO Nathan
SULTAN Meyron
ZAGOURY Anaelle

Nathan Auxe est un homme qui a survécu à la Seconde Guerre mondiale et qui nous raconte aujourd'hui son combat pour rester en vie face aux persécutions nazies.

Avant que la guerre n'éclate, Nathan Auxe vivait en Pologne, à Pińczów, avec ses parents, ses quatre sœurs et ses trois frères. Son père était un tailleur réputé qui habillait la bourgeoisie locale, tandis que sa mère s'occupait de la maison.

Avant la guerre, Nathan nous explique qu'être juif ne posait pas de problème particulier dans sa vie quotidienne à Pińczów. Cependant, les tensions et les discriminations commencent peu à peu à se faire ressentir avant même le début du conflit.

La vie de Nathan bascule réellement en 1939. À seulement douze ans, il subit une première grande épreuve : l'obligation de porter le brassard marqué d'une étoile de David. En Pologne, ce signe marque le début d'une nouvelle réalité.

Pour un jeune garçon, porter ce brassard signifie être désigné, rejeté et humilié au quotidien.

Hiver 1942. Nathan et des amis en Pologne. Nathan, debout, jette une boule de neige. On peut apercevoir le brassard avec l'étoile de David au bras de Nathan et ses amis.

Ici, Nathan est assis sur la luge. Il ne porte pas son brassard.

En 1942, la situation empire encore. À quatorze ans, Nathan est contraint d'arrêter l'école. On lui enlève alors son droit d'apprendre, de voir ses camarades et de vivre une enfance normale.

Le 13 septembre 1942, Nathan est obligé de travailler dans les tourbières environnante. C'est l'heure de la pause, ses camarades et lui mangent un morceau de pain.

Le moment le plus tragique survient lorsqu'il apprend la déportation de ses parents vers le camp de Treblinka. Nathan se retrouve brutalement projeté dans un monde d'adultes, sans aucune protection.

Il garde en mémoire une image très forte, presque comme une photographie : le visage de sa mère et celui de sa petite sœur. Ce qui le marquera pour toujours, c'est le souvenir de cette petite sœur qui souriait et riait encore au moment de partir. C'est la dernière image heureuse qu'il conserve d'elle, un instant de lumière juste avant l'horreur.

Nathan comprend alors qu'il est seul et qu'il doit tout faire pour ne pas être capturé à son tour.

Pour échapper à la mort, il doit devenir invisible. Il commence par se cacher dans une ferme afin d'y trouver un peu de sécurité. Mais le moment le plus marquant de son témoignage reste celui où il raconte avoir vécu caché dans un trou pendant plusieurs mois.

Nathan explique que cette période fut l'épreuve la plus difficile, autant physiquement que moralement. Vivre sans voir la lumière du jour, dans le silence absolu, était insupportable. Dans ce trou, le temps semblait s'être arrêté. La faim lui tordait le ventre, mais une règle était encore plus importante que manger : ne faire aucun bruit. Il était interdit de parler, interdit de crier. Le moindre son pouvait le condamner.

Après ces mois passés dans le noir, Nathan se retrouve dans la forêt. C'est là qu'il est découvert puis emmené dans une maison occupée par des nazis. Sentant que sa vie est en danger, il prend un risque immense : il s'enfuit en secret. Il court de toutes ses forces, porté par l'adrénaline, avec l'espoir de retrouver son frère.

Plus tard, il apprendra que son intuition lui a sauvé la vie, car toutes les personnes restées dans cette maison ont été tuées par les nazis.

Dans la forêt, Nathan finit par retrouver son frère. Cependant, ils comprennent rapidement qu'ils courent un

plus grand danger en restant ensemble. Ils prennent alors la décision de se séparer afin d'être moins facilement repérés. Nathan poursuit donc sa route seul, traqué dans la nature jusqu'à la fin de la guerre.

Ce qui nous a le plus marqués dans son témoignage, c'est sa capacité à survivre malgré la peur permanente, la faim et l'isolement. Son récit nous rappelle que le devoir de mémoire ne consiste pas seulement à retenir des dates, mais aussi à transmettre l'histoire de celles et ceux qui ont été persécutés.

À travers ses paroles, nous avons découvert la réalité humaine derrière l'horreur de la Shoah : la peur constante, la faim, la solitude, mais aussi le courage immense d'un enfant privé de tout.

En écoutant son histoire, nous comprenons que nous sommes désormais les passeurs de cette mémoire. Il nous appartient aujourd'hui de raconter son histoire afin qu'elle ne tombe jamais dans l'oubli.

Nathan Journo, Meyron Sultan et Anaëlle Zagoury

Nathan et son ami d'enfance, en 1942.

Après la guerre, Nathan arrive à Paris en mars 1946. Il fréquente un mouvement de jeunesse sioniste. Ces photos sont prises lors d'un camp de vacances dans le Jura.

« Quelques années après la guerre, les destins de Nathan et Mauricette se sont croisés à Paris. De leur amour est née une famille, deux filles et six petits-enfants qui sont comme une revanche sur le sort qui leur était promis. »

« Destins croisés d'un couple », Nathan et Mauricette Auxe, Éditions Le Manuscrit.

Témoignage de David Coronel

NAKACHE Lael
SADOUN Noam
SITBON Gabriel
ZENOU Yossef

Nous avons eu l'immense privilège de rencontrer notre témoin, David Coronel, rescapé de la Shoah, qui témoigne dans le cadre de la rencontre organisée entre le CASIP-COJASOR et notre école Lucien de Hirsch, dans le 19e arrondissement de Paris.. Dès notre rencontre avec lui, nous avons été marqués par sa jeunesse physique pour un homme qui a aujourd'hui 96 ans. Nous, la future génération, allons vous parler de son histoire.

David Coronel naît le 16 avril 1930 dans le 13e arrondissement de Paris. Son père, Isaac Coronel, est venu de Turquie en 1920, à l'âge de 17 ans.

Son père, Isaac Coronel

Celui-ci a combattu pour la France, a été naturalisé et s'y est établi. Il y épouse Rachel Yéni et ils donnent naissance à David et à Anette Coronel. La famille vit dans une maison située au 169 boulevard de la Gare, dans le 13e arrondissement de Paris, derrière leur chemiserie. Il n'y avait ni WC ni douche ; tout se déroulait dans la cour. Son père avait une passion pour la musique et aimait jouer du banjo et de la mandoline. David, quant à lui, jouait du piano dès l'âge de 7 ans. Il allait à l'école laïque de la rue Fagon et n'était pas très proche de la religion.

CARTE D'IDENTITÉ
SCOLAIRE
Coronel
David
Avril 1930
ÉCOLE DE GARÇONS
15, Rue Fagon
XIIIe
Coronel David

Carte d'identité scolaire de David Coronel pour l'année 1941-1942

Ce dont il se rappelle, en revanche, c'est qu'il portait la matsa sur le dos à Pessa'h, coutume venant de son grand-père paternel très religieux originaire de Turquie. Ce souvenir est resté heureux dans sa mémoire jusqu'à aujourd'hui. Il se souvient également de ces jeudis après-midi où sa mère l'emmenait, avec sa sœur, au jardin du Luxembourg. Ils prenaient le bus place d'Italie et descendaient juste devant l'entrée du jardin. Il se souvient aussi de son grand-père qui le prenait sur ses genoux avec un amour infini. En 1939, ce dernier meurt, marquant la fin d'une époque insouciante.

David n'a pas encore 12 ans lorsque les Allemands et leurs complices frappent, le 21 août 1941, jour de l'ouverture du camp de Drancy, où son père est arrêté et placé dans le premier

convoi, non pas par la Gestapo, mais par la police française, alors qu'il est en vacances avec sa famille en Normandie. Il mourut en août 1942, non pas POUR la France, comme écrit sur le document officiel, mais bien PAR la France. David ne le reverra jamais. Encore aujourd'hui, il garde le souvenir d'être sur le balcon, essayant d'apercevoir son père. Après ce jour, le mot « JUIF » est inscrit sur leur magasin. Il porte l'étoile jaune à l'école de la rue Fagon mais n'y prête pas attention. Les lois antisémites ne changent pas sa vie quotidienne et il ne se sent pas malheureux.

Avant l'arrestation de son père, la famille avait déjà tenté de fuir vers Limoges, en 1941, face à l'occupation grandissante du nazisme. Ils s'y étaient établis quelque temps, mais avaient décidé de rentrer, car les nouvelles de Paris ne semblaient pas si désastreuses. Dans le train du retour, à Vierzon, ville frontière de la ligne de démarcation, les Allemands interpellent le train, demandent les papiers de chaque voyageur et séparent les hommes et les femmes.

Après de longues heures d'attente, tout rentre dans l'ordre, mais David a compris ce soir-là ce qu'était la peur. Plus tard, avec de faux papiers, ils reviennent en zone occupée : c'est ainsi qu'il se retrouve à Paris lorsque son père est arrêté en août 1941.

Les 16 et 17 juillet 1942, lors de la rafle du Vél' d'Hiv, David n'est plus dans la capitale.

Sa mère a tout organisé pour sauver ses enfants : elle décide de s'enfuir avec eux et son amie Jeanne. Avant l'été 1942, ils prennent le train à la gare d'Austerlitz, destination Salies-de-

Béarn, la gare de zone occupée la plus proche de Pau, située en zone libre, où habitait le frère de Rachel Coronel.

Arrivés à destination, des gendarmes français collaborant avec la Gestapo vérifient tous les voyageurs. Ils réussissent à passer le barrage grâce à leurs faux papiers et retrouvent leur passeur chargé de les conduire en sécurité. Après l'avoir payé, sa mère et Jeanne repartent, laissant les deux enfants avec lui. Le passeur les guide jusqu'à la ligne de démarcation et les laisse la franchir seuls. Ils rejoignent ensuite une voiture qui les conduit à Pau. David se souvient de la chaleur et du ciel bleu, restés gravés dans sa mémoire comme une image de survie.

David est hébergé et protégé à Pau par le frère de sa mère. Il passe l'été chez des fermiers près de Roanne et entre ensuite comme interne au lycée de Roanne pour l'année scolaire 1942-1943, en classe de 6e.

Photo de classe de 6e au lycée de Roanne pour l'année scolaire 1942-1943.

Son oncle Henri et sa tante Solange sont installés dans les alentours, dans quartier Clermont, cachés et à l'abri. Au lycée, David cache le fait qu'il est juif et ne se déshabille jamais devant les autres élèves. Son prénom avait été changé à l'école de la rue Fagon : il devient André Coronel, une toute autre personne. Durant cette année-là, il apprend peu, mais il se souvient surtout de l'algèbre, qui lui a servi au quotidien et continue à lui servir aujourd'hui. Pendant cette période, il continue également à recevoir des cours de piano avec Mme Mélin, ce qui lui donne le sentiment d'être privilégié.

En 1943, la zone dite « libre » est à son tour occupée par les Allemands et plus aucun endroit n'est sûr. Sa mère lui trouve une nouvelle cachette : la pension Clerbois, à Rosny-sous-

Bois. Pour s'y rendre, David prend seul le train de Roanne en direction de Paris, puis rejoint Rosny. Comment un enfant de 13 ans accomplit-il cela seul ? « Je ne me souviens plus », a-t-il écrit dans son journal ; et parfois, la mémoire protège des mauvais souvenirs.

La pension est tenue par M. Marcel et Mme Lucienne Clerbois, au 143, rue du Général-Leclerc. La classe est unique : quatre rangs d'élèves différents sont réunis dans une seule pièce. C'est là que David passe l'année scolaire 1943-1944. Il y passe le certificat d'études en mai 1944. Pendant ce temps, sa sœur Anette est cachée à Montreuil par une ancienne amie d'école non juive.

Des années plus tard, en 2007, David entreprend des démarches afin de faire reconnaître la famille Clerbois comme « Justes parmi les Nations ». Ayant risqué leur vie pour sauver la sienne, les membres de cette famille méritent à ses yeux cette distinction. Ils seront ainsi décorés de la médaille des Justes par Yad Vashem, mémorial officiel de la Shoah, situé à Jérusalem. À cette occasion, une grande cérémonie a eu lieu le 18 janvier 2007 à la mairie de Paris. La médaille fut remise à titre posthume à leur fils par Bertrand Delanoë, maire de Paris.

David a 14 ans au moment où la Libération arrive. Il l'apprend par l'arrêt des bombardements et des alertes. Il fixe alors un rendez-vous avec sa mère afin de la revoir après tout ce temps. Rachel était cachée boulevard Raspail, au sixième étage, où elle travaillait comme aide pendant toute la guerre. Lorsque David arrive devant son ancienne maison

du boulevard de la Gare, il y rentre le plus simplement du monde et retrouve un sentiment de liberté. Il ressent alors une immense joie de revivre lorsqu'il retrouve sa mère. Sa sœur, Anette, les rejoindra plus tard. Jusqu'au bout, David n'a jamais parlé de la guerre avec sa famille, mais depuis cette période, il dort chaque soir en se couvrant la tête avec sa couverture : un geste de protection, un réflexe que le corps garde longtemps après que l'âme l'a oublié. Sa maison n'avait pas changé grâce au fait que le liquidateur l'avait seulement vidée sans la revendre à des non-juifs. Après cette période, il retourne à l'école de la rue de Patay, dans le 13e arrondissement, où il fait la rencontre d'Adolf, surnommé Adi, son meilleur ami.

David devient soutien de famille parce que son père avait été déporté en tant que Français. Il se fait ensuite émanciper à 18 ans et peut passer son permis de conduire à 19 ans. Il reprend le piano et joue dans des salles comme le Rex pour distraire les soldats. La vie reprend, mais le vide demeure.

À l'âge de 20 ans, il rencontre celle qui deviendra sa femme, Claudie Osinski, alors âgée de 16 ans. Ils se marient quatre ans plus tard, après s'être retrouvés une seconde fois place de la République, lors des réunions de la jeunesse juive de l'époque qui avaient lieu chaque samedi soir. Ils ont vécu 69 ans de mariage, jusqu'à la mort de Claudie d'un cancer du poumon le 8 décembre 2022. Durant leurs premières années de vie commune, ils n'osent pas parler de la période noire de la guerre. Ils avancent, construisent leur vie, ont des enfants puis des petits-enfants.

En 2002, dans le cadre d'un appel lancé par *Paroles d'Étoiles* : « Si vous étiez un enfant juif pendant la guerre, racontez votre histoire en vingt lignes », David rédige son témoignage pour la première fois, à l'âge de 72 ans.

David Coronel a aujourd'hui cinq petits-enfants : Sarah, Ava, Amiel, Ruben et Julia, ainsi que quatre arrière-petits-enfants. Ils sont tous religieux, mais lui dit qu'il ne peut pas l'être. Comment croire, quand six mille Juifs étaient tués chaque jour dans les camps ?

Il a écrit pour ses petits-enfants dans son journal D.L.F. : « À mes petits-enfants : étudiez, lisez, regardez devant vous, mais pas la longueur de vos pieds ; loin, très loin. Ayez des désirs, car plus tard, il ne reste que des souvenirs et des regrets. N'oubliez pas : souriez !!!! »

David Coronel affirme qu'il a eu une vie « pleine de chance ». Il a survécu, il a aimé, il a transmis. Mais chaque jour, il porte l'immense regret de ne pas avoir eu de père pour lui « donner une petite gifle », un conseil, un avis, et de ne pas avoir pu lui dire « je t'aime » assez souvent. Le message qu'il veut transmettre à la génération d'aujourd'hui est : « Souriez, et quand vous marchez, ne regardez pas vos chaussures, regardez devant vous. Quand on fait une *mitsva*, on la fait entièrement. »

Lael Nakache, Noam Sadoun ; Gabriel Sitbon et Yossef Zenou

Témoignage de Liliane Fichet-Pint

COHEN Sasha
GUETTA Elisheva
HANEIN Esther
SEBAN-PARTOUCHE Yona

Lorsqu'on nous a annoncé que nous allions rencontrer des enfants cachés ayant vécu pendant la Seconde Guerre mondiale, nous n'aurions jamais imaginé rencontrer une personne aussi vive que Liliane Fichet-Pint..

À 91 ans aujourd'hui, elle accepte de revenir sur une période marquante de sa vie. Assise face à nous, elle partage son vécu, celui d'une petite fille confrontée à la séparation d'avec ses proches.

Laissez-nous vous raconter son histoire…

Ses parents, Samuel Pint et Perla Rojtkopf, se rencontrent à Grójec, en Pologne. En 1929, son père arrive en France et s'installe à Belfort. Perla le rejoint en 1931 et ils se marient. Ils travaillent respectivement dans deux ateliers de confection.

Samuel et Perla, le couple du bas, en 1928

En 1933, ils décident de partir pour Paris, où ils ont des connaissances.

Liliane naît le 15 août 1934 à l'hôpital Tenon, à Paris. Elle mène une enfance simple. À cette époque, aucune aide n'est accordée aux étrangers ayant des enfants, seulement une carte de séjour et une autorisation de travail. Chacun cherche alors à s'intégrer au mieux.

Elle est inscrite dans une école laïque et ignore tout de sa religion. Elle n'a aucun souvenir d'avoir vu à la maison des signes religieux. On ne parle pas des juifs.

En septembre 1939, la guerre est déclarée. Liliane a 5 ans. Elle se souvient d'une certaine agitation. C'est à cette époque qu'ils font connaissance de la famille Reiman : Abraham,

Malka et leurs filles Arlette et Madeleine. Liliane se lie d'amitié avec les deux petites filles.

Photo de 1940, à l'école primaire représentant, de gauche à droite, Lili, Arlette et Madeleine Reiman, dite Mado.

Mais tout bascule lorsque la guerre éclate, en septembre 1939. Liliane est encore très jeune et ne comprend pas immédiatement ce qui se passe.

Peu à peu, son quotidien change. Au début de l'année 1940, un appel à la mobilisation est lancé. Son père et celui de ses amies s'engagent comme soldats dans l'armée française via « les engagés juifs de France ».

Samuel, Liliane et Pauline en 1940

Il est démobilisé en juin 1940 et rentre à la maison. La vie semble reprendre. Liliane se souvient des moments passés ensemble, lorsqu'elle l'aidait, assise par terre dans son atelier, à peser des boutons.

En mai 1941, Samuel reçoit une convocation au commissariat de police pour un contrôle de situation. Perla demande à Samuel de ne pas s'y rendre, mais il refuse de l'écouter.

Suite à cette présentation, Samuel est interné dans le camp de Pithiviers, ainsi que son ami Abraham Reiman.

Nous apprendrons ensuite que cette « convocation » était un moyen détourné de procéder à une rafle connue sous le nom de « la rafle du billet vert », en raison de la couleur de la convocation reçue.

Puis, en juin 1942, les lois antisémites viennent bouleverser sa vie. À seulement six ans, Liliane porte l'étoile jaune dans la rue comme à l'école pendant un certain temps.

De gauche à droite : Liliane, Arlette et Madeleine avec l'étoile jaune , en juin 1942.

Elle disait : « Ce n'est pas beau », mais sur le moment, cela ne l'a pas vraiment marquée. Ses amies commencent cependant à la rejeter et à la traiter de « sale juive ».

Pour pouvoir travailler, sa mère devait posséder un permis de travail appelé *Ausweis*. Elle travaille alors dans un atelier de fourrure dirigé par les Allemands, en compagnie de Malka Reiman.

Ausweis de Perla

En juillet 1942, lors d'une rafle, on frappe à la porte. Sa mère ouvre en tenant la main de Liliane. Les policiers, qui savent qu'elles sont déjà attendues à Pithiviers, leur demandent de les suivre, mais sa mère refuse. Les policiers partent alors consulter leur chef et elles en profitent pour s'enfuir avant leur retour. Plus tard, sa maman apprend que son amie et sa famille ont été emmenées au Vél' d'Hiv.

À la suite de la rafle et face au danger, sa mère prend la décision d'envoyer Liliane « en vacances » à 160 kilomètres de Paris, dans le Loir-et-Cher, à Fontaine, chez la famille Papon, des connaissances d'une amie de sa mère.

Elle a la chance d'être accueillie dans une famille composée de deux adultes et de deux enfants, Claude et Mireille.

La famille Papon habite une maison très rustique sans confort. Il n'y a ni eau courante ni électricité, les WC se trouvent dans le jardin.

Les trois enfants dorment dans le même lit. Liliane est traumatisée et commence à faire pipi au lit.

Liliane chez la famille Papon

Perla essaie ensuite de se cacher. Elle est très proche de son amie Malka et elles se soutiennent mutuellement. En octobre 1943, elle se trouve chez son amie, lorsqu'un matin, la police frappe à la porte. Paniquée, Perla se laisse tomber par la fenêtre du troisième étage et atterrit sur le toit en pente d'un atelier. Elle frappe à la vitre, les occupants la regardent avec stupéfaction. Elle sort alors de l'immeuble et aperçoit les policiers. Elle prend le métro et appelle Malka afin de la prévenir. Par la suite, elles reviennent et enlèvent les scellés que

les policiers avaient posés. Perla se rend ensuite à Fontaine-sur-Pezou pour voir Liliane à la campagne, couverte de bleus à cause de sa chute. Finalement, elle part se cacher pendant un an et demi chez une famille vivant à Étampes, dans le milieu maraîcher.

À la campagne, Liliane mène une vie plutôt simple. Elle est chargée de quelques corvées, comme aller chercher le lait à la ferme ou s'occuper de la basse-cour. Elle fréquente également l'école laïque avec les autres enfants et joue à des jeux comme la corde à sauter, les osselets ou la marelle.

Août 1942, à Fontaine

Le mardi 15 août 1944, jour de ses dix ans, la famille Papon lui prépare un bon repas : un civet de lapin et un gâteau roulé au chocolat.

Ils s'apprêtent à passer à table lorsque, soudain, des voix d'hommes retentissent au loin :

« Les Américains ! Les Américains ! »

Aussitôt, tous se précipitent au bord de la route. Là, ils voient défiler un long convoi de camions remplis de soldats. En direction de Paris, ces hommes lancent des bonbons, des cigarettes et d'autres objets à la foule, qui les acclame en les appelant « nos libérateurs ».

Puis, encore émerveillés, ils retournent à table. Mais une surprise les attend : leur petite chienne, Miss, a sauté sur la table… et a dévoré le gâteau.

Ses parents lui manquent énormément. En effet, ses plus grandes souffrances sont le sentiment d'abandon et l'éloignement de ses parents.

Elle reste encore un an à la campagne avant de rentrer à Paris, à la fin du mois d'août 1945.

Liliane et ses amies apprennent ensuite que leurs pères, Samuel Pint et Abraham Reiman, ont été déportés ensemble en juin 1942 à bord du convoi n° 4. Elles ne reverront jamais leurs pères.

Les Allemands ont pris toutes les affaires qui restaient de son père, à part quelques photos. Ainsi, Liliane n'a pas pu connaître son père ni en apprendre davantage sur lui. Aujourd'hui encore, il lui arrive de rêver d'une silhouette qui lui semble être son père, et elle n'a aucun souvenir d'avoir un jour prononcé le mot « papa ».

Pour la rentrée scolaire de 1945, elle retrouve enfin son ancien appartement, vandalisé, accompagnée de sa mère qui avait continué à payer le loyer sans pouvoir l'occuper. Elle retrouve également ses amies Arlette et Mado et retourne avec elles à l'école primaire de la rue des Vertus.

Malheureusement, Malka, la mère de ses amies, décède à la suite d'un AVC au début du mois de janvier 1946.

Après deux années de primaire, Liliane suit trois années d'études de commerce.

À l'âge de 16 ans, elle commence à travailler et gagne alors ses premiers salaires. Avec sa première paie, elle achète à crédit un chauffe-eau et un appareil photo. Pendant quinze ans, elle travaille dans le secrétariat, la parfumerie, la comptabilité et d'autres domaines.

Elle et sa mère restent en contact avec les familles qui les avaient accueillies.

C'est à partir des années 1950 qu'elle commence réellement à comprendre ce qui s'est passé. Le retour des déportés et la sortie de films comme *Nuit et Brouillard* ou *Holocauste* la frappent en plein cœur. Elle prend alors conscience de la chance qu'elle a d'avoir encore sa mère auprès d'elle et devient jalouse des personnes qui la fréquentent.

En 1956, sa mère décide de partir pour l'Argentine, à Buenos Aires. Elle y retrouve son frère aîné et sa famille installés depuis les années 1930.

Elle souhaite voir s'il est possible d'y vivre une vie meilleure avec sa famille. Elle y reste six mois et décide de revenir en France.

En 1959, Liliane se rend pour la première fois en Israël dans le cadre d'un séjour organisé et découvre avec étonnement l'ampleur de la communauté juive.

À 33 ans, elle anime un club de jeunes où elle rencontre Simon, qui lui présente Georges Fichet au marché aux puces, à la suite d'un rendez-vous manqué. Dans leur milieu, il était mal vu d'épouser un non-juif. Elle appréhende donc la réaction des autres, tout en essayant de s'en convaincre elle-même. Pourtant, cela ne l'empêche pas d'épouser Georges en 1972, quatre ans après leur rencontre, puis de donner naissance à une fille, Judith, en 1974.

De gauche à droite : Liliane, son mari Georges et leur fille Judith en 1994

En 1988, sa mère, la personne à laquelle elle tenait le plus, son repère, quitte ce monde. Perdue, Liliane décide d'aller à la synagogue de la Victoire, attendant un signe qui pourrait l'aider. Mais rien ne se produit, alors, elle s'en va.

En janvier 1995, elle participe à un voyage organisé en Allemagne afin de découvrir les camps et les conditions de vie des déportés. Cette expérience est très difficile pour elle.

La même année, en mai 1995, Liliane est conviée à un rassemblement dans le Loir-et-Cher avec une cinquantaine d'enfants qui, comme elle, avaient été cachés. Cet événement honore et remercie les familles qui ont recueilli des enfants pendant la guerre. Une plaque commémorative est déposée dans le jardin de la mairie. Elle y retrouve la seule personne encore vivante, Monsieur Papon.

À la suite de ces deux événements, Liliane, soutenue et encouragée par son mari, commence à réunir des documents et des photos concernant la période de son enfance et la mémoire de son père.

En 2008, elle perd son mari et le père de sa fille. Grâce à son amie Susanne et aux paroles de son défunt mari, elle est encouragée en 2013, à témoigner pour la première fois.

Depuis, elle parcourt les écoles afin de transmettre son histoire à la nouvelle génération et de partager ses convictions :

« Pourquoi vouloir imposer sa volonté aux autres ? Si tout le monde se respectait et s'acceptait, ce serait génial. »

Aujourd'hui, malgré le temps passé, elle est toujours en contact avec ses deux amies d'enfance, Arlette et Mado, elles aussi devenues mères puis veuves.

Reproduction de la photo 6 en 2023 : Liliane, Arlette et Madeleine, lors d'un reportage réalisé par Paris Match pour la 70e commémoration de la rafle du Vél' d'Hiv.

En apprenant les actes terroristes du 7 octobre, la première chose qu'elle dit est :

« Ça va encore être de notre faute. »

Cette rencontre nous a appris que ce n'est pas parce qu'une personne n'a pas été déportée qu'elle n'a pas une histoire à raconter.

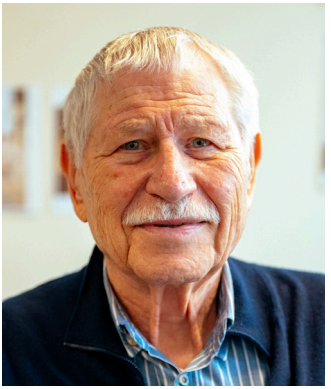
Merci à Liliane de nous avoir transmis son histoire, en promettant qu'elle n'aura pas été racontée en vain.

Sasha Cohen, Elisheva Guette, Esther Hanein et Yona Seban-Partouche

Message de Liliane, en la mémoire de Arlette.

« Ce 12 juin 2026 notre trio s'est brisé. Arlette n'est plus là. J'ai perdu ma sœur de cœur. Que de chagrin et de peine. »

Liliane Fichet



Témoignage de Albert Lamantovicz

ABBOU Lea
DISERBEAU Pierre Elie
PARIENTE Liat

« Il fallait faire attention à tout »

Albert Lamantowicz, enfant caché : témoignage d'une enfance volée par la guerre.

Dans le cadre du projet « De Bouche à Oreille », nous avons eu la chance et l'honneur de recevoir dans notre école des témoins de la Shoah et d'écouter le récit d'un enfant caché.

Albert Lamantowicz est né le 7 octobre 1932 à Paris. Il est fils unique de parents ouvriers, immigrés de Pologne. Son père était coiffeur pour hommes, et sa mère s'occupait de lui car elle n'avait pas eu l'autorisation de travailler. Il vivait rue de l'Ouest, dans un quartier ouvrier du 14e arrondissement et habitait dans un simple appartement dans des conditions difficiles. Il y avait peu de confort. Au début, pas de gaz, juste de l'eau courante. Il a grandi dans un milieu complètement laïc et a fréquenté une école primaire laïque. Il avait cependant

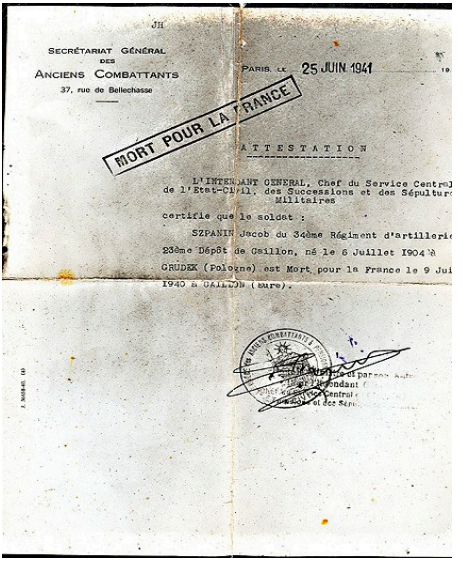
gardé l'habitude de fêter Pessah et Roch Hachana par tradition.

La famille avait un sentiment d'appartenance : ils se sentaient juifs mais pas religieux.

Il avait appris à lire un petit peu l'hébreu. Enfant, ses jeux favoris étaient la balle au prisonnier ainsi que les billes, auxquels il était très doué.

Début de la guerre :

Lorsque la guerre a débuté à Paris en 1939, il avait 7 ans. Il a été envoyé en province avec toute sa classe, accompagné par les instituteurs de l'école, car on craignait les bombardements allemands. Cette même année, l'armée française a été vaincue, emportant avec elle son oncle engagé volontaire. Après la capitulation de la France, il revint à Paris dans son ancien appartement situé dans le quartier ouvrier où il ne voyait pas souvent les Allemands. La vie s'est déroulée plutôt normalement, puis des mesures furent prises contre les Juifs.



SECRÉTARIAT GÉNÉRAL
DES
ANCIENS COMBATTANTS
37, rue de Bellechasse

PARIS, LE 25 JUIN 1941

MORT POUR LA FRANCE

ATTESTATION

L'INTENDANT GENERAL, Chef du Service Central de l'Etat-Civil, des Successions et des Sépultures Militaires

certifie que le soldat :

SZPANIR Jacob du 34ème Régiment d'artillerie 23ème Dépôt de Gaillon, né le 6 Juillet 1904 à GRUDEK (Pologne) est Mort pour la France le 9 Juin 1940 à GAILLON (Eure).

Attestation de l'oncle d'Albert, frère de sa mère, volontaire dans l'armée française et mort pour la France

Ils ont dû se faire recenser au commissariat, et y être enregistrés comme juifs. Puis ils ont été de nouveau convoqués et leurs papiers d'identité ont été marqués par un tampon « Juif ».

En mai 1941, son père ainsi que cinq mille autres hommes ont été convoqués pour une vérification d'identité. Étant polonais, son père avait une totale confiance en la France et ne s'inquiétait pas de ce contrôle. Comme beaucoup d'autres, il fut embarqué dans des bus et interné dans le camp de Beaune-la-Rolande. C'est ce qu'on appela plus tard la « Rafle du billet vert ».

Par chance, il réussit à s'évader et revint à Paris où il se cacha chez une cousine de sa femme. Malgré les nouvelles

rafles d'août 1941, il réussit à passer la ligne de démarcation clandestinement.

REPUBLIQUE FRANCAISE
-:-:-:-:-

MINISTERE DES PRISONNIERS
DEPORTES ET REFUGIES

DIRECTION GENERALE DES SERVICES
ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS

Direction des Fichiers
& Statistiques

83 Avenue Foch -PARIS XVI

Paris, le 19 DEC. 194[illegible]

Le Chef du Service des Fichiers des Déportés et Internés Politiques certifie que d'après les documents que possède son service :

M. LAMANTOWICZ Lejb

Né le 21.10.1906 à BIALYSTOK (Pologne)

a été interné au camp de BEAUNE.LA.ROLANDE du 14.5.1941 au 29.7.1941, date de son évasion,

Le présent certificat a été délivré pour valoir ce que de droit.

Certificat remis à
(Nom & Adresse)
L. LAMANTOWICZ

Pour le Directeur des Fichiers & Statistiques
Pour le Chef de Service des Fichiers des Déportés

MINISTERE DES PRISONNIERS DE GUERRE DEPORTES ET REFUGIES

R. Garnier

Attestation d'internement de mon père

Quelque temps plus tard, Albert et sa mère décident de rejoindre son père. Dans le train, Albert a aperçu des gendarmes. Il a donc rapidement prévenu sa mère et ils se sont cachés dans les toilettes afin d'éviter toute interpellation ou vérification d'identité. Mais lorsqu'ils sont sortis, les

gendarmes avaient contrôlé leur compartiment. La mère d'Albert leur a alors dit qu'ils avaient déjà été contrôlés et a demandé à ces derniers s'ils voulaient les contrôler de nouveau. Heureusement, ils refusèrent et les laissèrent regagner leurs sièges. C'est donc grâce à la ruse de sa mère qu'ils ont pu s'en sortir vivants.

En 1942, Albert déménagea à Nice, puis par la suite dans un petit village du Lot-et-Garonne, où il étudia dans une école communale.

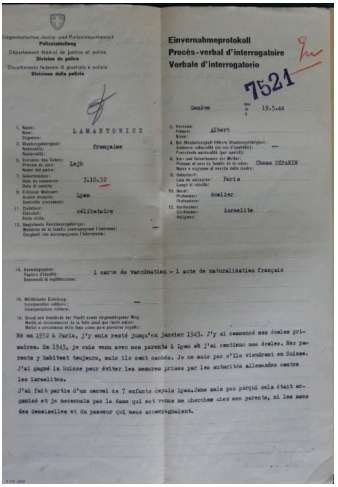
Un jour, les gendarmes convoquèrent son grand-père paternel, et lorsqu'il se présenta à la gendarmerie, ils lui dirent qu'ils désiraient voir son fils. Le père d'Albert refusa de s'y rendre, et décida de quitter le village où il se trouvait, car sinon il aurait été interné de nouveau.

Étant donné qu'il avait un tampon "Juif" sur ses papiers d'identité depuis le recensement, il lui fallait de nouveaux papiers. La logeuse eut la gentillesse et la bienveillance de lui donner les papiers de son mari décédé, qui étaient sans photo. Il partit immédiatement à Lyon.

Puis, Albert dut de nouveau déménager, cette fois-ci à Lyon pour le rejoindre. À la suite de son déménagement, il étudia dans une nouvelle école, où il vécut un moment assez marquant. Un jour, l'institutrice demanda à la classe s'il y avait un enfant juif. Personne n'a réagi, c'est alors qu'un enfant se leva et dénonça Albert en le pointant du doigt. Pour sauver sa vie, il prétendit être protestant car s'il disait qu'il était catholique, les autres élèves allaient répliquer qu'ils ne le

voyaient jamais à la messe le dimanche. Et, encore une fois, grâce à sa ruse et à son intelligence, il réussit à sauver sa vie.

Avec les nombreuses rafles de 1943 à début 1944, par sécurité, ses parents décidèrent de l'envoyer en Suisse pour se cacher, il était alors âgé de 11 ans. Il fut placé dans un home d'enfants dont il revit les propriétaires de nombreuses années après la guerre, les Dedviller. Son premier passage clandestin de la frontière se déroula en mars 1944. Il prit le train pour Grenoble, âgé de 10 ans. Mais le voyage fut interrompu en raison de l'interception par la police du convoi qui les précédait. Il fut donc renvoyé à Lyon le temps de trouver un nouveau passeur. Cependant, lorsqu'un nouveau passeur fut trouvé, ses parents étaient tout de même réticents à l'idée de laisser de nouveau partir leur fils. Mais Albert insista fortement et, avec un petit groupe d'enfants, il passa clandestinement la frontière et fut accueilli en Suisse le 17 mai 1944.



Eidgenössisches Justiz- und Polizeidepartement
Polizeiabteilung
Département fédéral de justice et police
Division de police
Dipartimento federale di giustizia e polizia
Divisione della polizia

Einvernahmeprotokoll
Procès-verbal d'interrogatoire
Verbale d'interrogatorio

7521

Genève, den 19.5.44

1. Name: LAMANTONICZ
Nom:
Cognome:
2. Staatsangehörigkeit: française
Nationalité:
Nazionalità:
3. Vorname des Vaters: Lajb
Prénom du père:
Nome del padre:
4. Geburtsdatum: 7.10.32
Date de naissance:
Data di nascita:
5. Frühere Wohnort: Lyon
Ancien domicile:
Domicilio precedente:
11. Zivilstand: célibataire
Etat civil:
Stato civile:
13. Begleitende Familienangehörige:
Membres de la famille interrogeant l'intéressé:
Congiunti che accompagnano l'interessato:

2. Vorname: Albert
Prénom:
Nome:
4. Bei Minderjährigkeit Eltern Staatsangehörigkeit:
Nationalité des parents (en cas d'enfants):
Nazionalità dei genitori (per i minori):
6. Ort und Gebietsnamen der Mutter: Chana SEPANIN
Prénom et nom de famille de la mère:
Nome e cognome di nascita della madre:
8. Geburtsort: Paris
Lieu de naissance:
Luogo di nascita:
10. Beruf: écolier
Profession:
Professione:
12. Confession: israelite
Confession:
Religione:

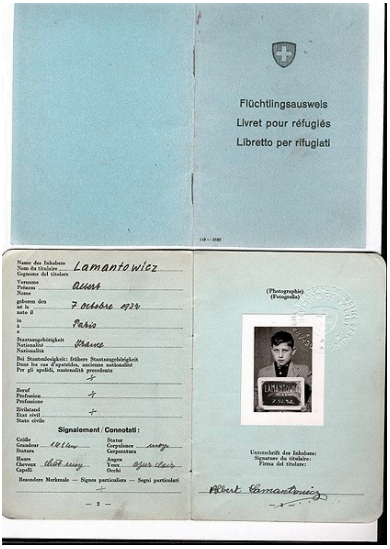
14. Ausweispapiere: 1 carte de vaccination - 1 acte de naturalisation français
Papiers d'identité:
Documenti di legittimazione:

15. Militärische Einteilung:
Incorporation militaire:
Incorporazione militare:

16. Grund und Ausdrücke der Flucht sowie eingeschlagener Weg:
Motifs et circonstances de la fuite ainsi que son trajet:
Motivi e circostanze della fuga come pure percorso seguito:

Né en 1932 à Paris, j'y suis resté jusqu'en janvier 1943. J'y ai commencé mes écoles primaires. En 1943, je suis venu avec mes parents à Lyon où j'ai continué mes écoles. Mes parents y habitent toujours, mais ils sont cachés. Je ne sais pas s'ils viendront en Suisse. J'ai gagné la Suisse pour éviter les mesures prises par les autorités allemandes contre les israélites.
J'ai fait partie d'un convoi de 7 enfants depuis Lyon. Je ne sais pas parqui cela était organisé et je reconnais pas la dame qui est venue me chercher chez mes parents, ni les noms des demoiselles et du passeur qui nous accompagnaient.

Procès-verbal de mon interrogatoire lors de mon passage en Suisse



Mon livret de réfugié en Suisse

Au fur et à mesure, d'autres enfants plus âgés et religieux le rejoignirent. Ce qui lui permit de passer de longues heures à se familiariser avec les textes religieux car il aurait bientôt 13 ans. Mais malgré cela, il n'a jamais fait sa bar-mitsva (cérémonie religieuse).

Il se trouvait encore en Suisse à l'annonce de la fin de la guerre. Il se sentait libéré et heureux car il allait revoir ses parents. Lorsqu'il fut rapatrié à Lyon, il retrouva sa mère, puis ils retournèrent à Paris afin de rejoindre son père.

Il nous expliqua que durant la guerre, il devait faire constamment attention à ce qu'il disait et à ce qu'il faisait et ce qu'il y avait autour de lui : « Il fallait faire attention à tout ». Par chance, il n'a jamais eu à porter l'étoile jaune, mais il avait des amis et de la famille qui ont dû la porter. Lorsqu'il était

enfant il n'avait pas un très bon niveau scolaire en raison des nombreux déménagements. Il dut sans cesse changer d'école et ainsi il était difficile pour lui de se faire des amis car on ne savait pas qui était le fils de qui, à qui on pouvait faire confiance et il fallait sans cesse faire attention.

Les enfants devaient acquérir une grande maturité et toujours être sur leurs gardes.

Sa vie des années après la guerre :

Par curiosité, on lui posa la question de savoir si, après tout ce qu'il avait vécu, il s'était rendu dans certains camps comme à Auschwitz ou bien s'il lisait des œuvres concernant la Shoah. Il répondit que malgré ses nombreuses lectures, il était trop dur pour lui de se rendre à Auschwitz, mais ses filles s'y sont rendues. Il pense cependant que c'est bien de faire des voyages en Pologne tels que le fait notre école en classe de 1re afin de se rendre compte de l'atrocité vécue, tout ça parce que juif.

Plus tard, il se maria et eut des enfants. Albert est l'auteur du livre : *Pérégrination d'un enfant juif de 1939 à 1945*. Il l'a rédigé à l'intention de ses petits-enfants car ses filles connaissaient son histoire, mais pas leurs enfants.

Aujourd'hui, à l'âge de 93 ans, il est veuf et père de 3 filles, 8 petits-enfants et 7 arrière-petits-enfants.

Il témoigne aujourd'hui afin de transmettre au monde et surtout à la jeune génération ce qu'il a vécu. Il souhaite que

malgré tout cet antisémitisme qui ne cesse de s'accroître de nos jours, il ne faut pas avoir peur d'être juif, mais il faut tout de même rester vigilant et être sur ses gardes.

Nous avons apprécié être les réalisateurs de ce projet, nous avons pu en apprendre plus sur le témoin, sur sa vie et surtout sur notre histoire. Il nous a fait comprendre qu'il n'y avait pas seulement les déportés qui ont souffert de la Shoah, mais également les enfants cachés. Bien qu'ils n'aient pas vécu les mêmes atrocités, ils vivaient constamment avec la peur.

Nous tenons à remercier l'école d'avoir réalisé ce projet et surtout à remercier les témoins qui se sont déplacés et ont pris le temps de bien nous expliquer en détail leur histoire.

Abbou Léa, Diserbeau Elie, Pariente Liat

Témoignage de Régine Lippe

BARANES Shana
COHEN SOLAL Tsila
FELLOUS Nathan
NIDAM Oren

Régine Lippe née Gradsztejn, est née le 4 avril 1938 à Paris, dans le 12e arrondissement. Son père Nathan était tailleur-fourreur de luxe. Il était arrivé de Varsovie à l'âge de dix-sept ans, seul, pour rejoindre son frère aîné, Bernard. Il travaillait pour de grands couturiers et s'intéressait à la poésie et à la littérature.

Son père, Nathan

Sa maman, Esther, quant à elle, était arrivée de Pologne en 1920, encore enfant, avec ses parents et ses trois petits frères. Ses grands-parents avaient choisi la France car ils pensaient que c'était le pays des droits de l'Homme, un pays où les plus modestes pouvaient réussir grâce au travail et où les enfants pouvaient devenir quelqu'un grâce à l'école laïque et obligatoire.

En 1942, la famille vivait dans un appartement mixte, rue d'Hauteville, dans le 10e arrondissement : le papa Nathan, Esther la maman, Albert le grand frère et Régine. D'un côté se trouvait le logement, de l'autre l'atelier de son père. Albert et Régine allaient à l'école laïque : Albert à l'école communale et Régine à la maternelle, et ils ne rencontraient aucun problème. À l'âge de trois ans, un de ses oncles, Jean, lui avait offert une magnifique poupée Bella qui disait « maman ». Mais sa maman Esther la trouvait trop précieuse pour une petite fille et la posa en haut d'une armoire, en lui promettant qu'elle la lui donnerait plus tard, quand elle serait plus grande. Malheureusement, ce furent les Allemands qui la prirent.

De gauche à droite : son père, sa mère, son grand frère avec qui elle était cachée et Régine quand elle était bébé.

En partant du bas, le père et le frère de Régine, Albert. Au dessus, à droite , sa mère Esther, Régine dans ses bras, et Jean Biderman, son oncle déporté par le convoi n°3 du 27 juin 1942 et sa grand-mère Szarna Biderman.

Lorsque les lois antijuives ont été mises en place, son père avait perdu le droit de diriger son entreprise. Il devait travailler comme simple mécanicien dans un atelier autorisé. En juin 1942, une rumeur circulait dans le quartier : une grande rafle aurait lieu le lendemain dans le 10e arrondissement. Dans d'autres quartiers, des centaines d'hommes avaient déjà été arrêtés. Les frères d'Esther avaient été parmi les premiers à être arrêtés et déportés. Ils n'avaient jamais donné de nouvelles. Son père, Nathan, avait alors décidé de dormir à l'atelier pour éviter d'être arrêté à son tour.

Régine avait alors quatre ans et sa mère était enceinte de cinq mois de sa soeur Ida. En effet, le lendemain, trois policiers français avaient frappé à la porte. Ce jour-là, ils étaient venus arrêter Nathan. Ne le trouvant pas, ils firent comprendre qu'ils ne venaient pas encore arrêter les femmes enceintes ni les enfants. Le père avait compris immédiatement qu'il fallait agir : les enfants devaient être cachés.

Grâce à des voisins de son oncle, Monsieur et Madame Madeline, Régine et son grand frère ont été envoyés à la campagne juste avant la rafle du Vél' d'Hiv. Ils sont restés cachés pendant trois ans, dans trois endroits différents. D'abord chez Monsieur et Madame Leconte, ensuite chez Madame Bouché, une veuve qui gardait déjà huit enfants, puis chez Monsieur et Madame Poulin.

Chez Mme Bouché, à Baule, printemps 1943. Au premier rang Albert, Jeannot au milieu et Régine. Derrière, les autres enfants et Mme Bouché.

Régine et Pépé Poulain

Par la suite, grâce à Mme Madeline, sa maman a reçu de faux papiers : son nom devenait « Graten ».

Sa petite soeur, Simone, née le 5 juin 1944, la nuit du débarquement des Alliés, devra, après la guerre, passer par un procès pour retrouver son véritable nom.

Avant leur départ, leur père leur avait fabriqué des vêtements.

À quatre ans à peine, elle était encore trop jeune pour saisir l'horreur de ce qu'elle vivait. Elle dira plus tard : « Rien ne me manquait sauf mes parents ». Ses souvenirs n'étaient pas précis ; c'étaient plutôt des images : des cubes qui tombaient sur le carrelage chez Madame Boucher, des champs de pissenlits où elle cueillait des fleurs avec son frère pour faire de la soupe. Son grand frère restait toujours près d'elle ; il était son repère et sa force.

Régine et Albert

Chez Mme Bouché, à Baule, printemps 1943. Au premier rang Albert, Jeannot au milieu et Régine. Derrière, les autres enfants et Mme Bouché.

Fin 1943, la maman de Régine avait trouvé un travail de cuisinière dans la ferme de Madame Poulin. C'était dans cette maison que Régine retrouva sa maman après plus d'un an de séparation. Elle mit quelques secondes à la reconnaître. Ce fut le souvenir le plus heureux de son enfance, qu'elle raconte encore avec émotion.

Printemps 1944. À gauche, sa mère Esther qui tient sa sœur Ida dans ses bras. Ensuite son frère Albert, Régine au milieu, la fille de Mr et Mme Poulin Pépé. Au-dessus, une juive d'origine judéo-espagnole, cachée également, tenant dans ses bras bébé Christiane Poulin.

Au cours de l'hiver 1944, entre le 29 janvier et le 10 février, son père, emprisonné à Drancy, avait réussi à écrire deux lettres. Il évoquait la grossesse de sa femme, qui donnera plus tard naissance à une petite Simone, le 5 juin 1944. Il remerciait Madame Madeline de s'occuper de ses enfants. Régine avait six ans et demi à la Libération. Elle se souvenait du bruit, de la lumière, des chars dans les rues et des jeunes qui chantaient de joie. Pour elle, c'était un moment **extraordinaire**.

Mais après cette joie, il y eut le silence. Son père ne reviendrait jamais. On ne saura jamais ni comment ni où il est mort. Sa mère, alors âgée de trente-trois ans en 1945, l'attendra toute sa vie. Elle ne se remariera jamais et élèvera seule ses quatre enfants.

Après la guerre, la vie était très difficile pour toute la famille. Ils durent se battre pour récupérer leur appartement et vécurent en attendant dans l'atelier du grand-père, sans eau ni gaz. Régine et son frère retournèrent à l'école. Grâce à ses grands-parents, elle essayait de croire qu'elle menait une vie normale, sans se rendre compte que son enfance ne l'était pas.

Aujourd'hui, Régine Lippe a quatre-vingt-huit ans. Elle témoigne pour que son histoire et cette période ne soient pas oubliées. Elle explique que l'idée selon laquelle « les Juifs ne se sont pas défendus » est fausse : ils ont été pris par surprise, les familles ont été séparées et il était très difficile de résister dans ces conditions. Malgré tout, en France, les jeunes juifs ont été parmi les premiers à s'engager dans la Résistance.

Son message est simple : elle demande aux jeunes de se respecter les uns les autres, quelles que soient leurs origines et leurs religions, pour que cela ne se reproduise jamais.

À travers son récit, on comprend que la Shoah n'est pas seulement un événement historique. C'était une poupée laissée sur une armoire et jamais retrouvée, un père qui cousait des vêtements avant de disparaître, des lettres écrites depuis une prison et une maman qui restait fidèle toute sa vie. C'était aussi une petite fille de quatre ans qui, au milieu de tout cela, ne souhaitait qu'une chose : être heureuse avec ses parents.

Madame Régine Gradsztejn nous a profondément touchés et nous a fait prendre conscience de la violence et de l'injustice de cette période. Nous avons ressenti une grande tristesse face à la séparation des familles et à la disparition de son père, mais aussi une grande l'admiration pour le courage de cette mère et de ses enfants.

L'histoire de Régine nous a particulièrement marqués parce qu'elle décrit la guerre à travers les yeux d'un enfant, avec des détails simples mais bouleversants. Elle nous a permis de réfléchir à l'importance de la mémoire et au devoir de respecter les autres pour éviter que de telles horreurs se reproduisent. Le message qu'elle transmet aux jeunes est qu'il faut être fier d'être Juif.

À travers ce témoignage résonne cette réflexion de Primo Levi : « Si comprendre est impossible, connaître est nécessaire. »

Shana Baranes, Tsila Cohen-Solal, Nathan Fellous & Oren Nidam

Régine venant présenter ses enfants à M. et Mme Poulin. À la ferme au Bardon, en juillet 1965.
De droite à gauche : Mr Poulin, Régine tenant mes 2 enfants, Sylvain 5 ans et Nadine 6 ans, Mme Poulin, Pépé Poulin et son neveu, derrière, son mari René.

Régine témoignant auprès d'enfants à l'exposition de l'Hôtel de Ville à Paris.

Photo prise en 2015 lors d'une commémoration à Pithiviers Baune-la-Rolande, devant le monument à la mémoire des déportés de Pithiviers.
À gauche, Pépé et son mari René, Régine au milieu et à droite Sarah Wojakowsky, comme Régine membre de l'association des FFDJF (Fils et Filles des Déportés Juifs de France).

Témoignage de Yvonne Riss

CHELLY Lital
MIMOUNI Elya
TEBOL Elisha
Emma TOULZAC

Nous avons eu la chance, durant ces quelques séances du programme « De Bouche à Oreille », de faire la connaissance d'une femme résiliente et d'une force incroyable : Madame Yvonne Riss, qui a partagé avec nous son histoire et son parcours en tant qu'enfant cachée durant la Shoah.

Yvonne naît en 1933 à Paris, année de l'avènement d'Hitler au pouvoir en Allemagne. Elle grandit ainsi dans une Europe imprégnée d'antisémitisme. Étant très jeune avant la guerre, elle n'a que peu de souvenirs de ses parents. Elle et son frère évoluent dans un milieu juif traditionaliste. La religion n'étant pas au centre de leur quotidien, ils pratiquent néanmoins certaines traditions, comme les repas du Chabbat.

Portrait de Yvonne Riss, née Erman, 1942

De gauche à droite : Sa mère, son petit frère, Yvonne et son père.

Avant la guerre, Yvonne n'entend pas parler d'antisémitisme. Elle découvre réellement ce qu'est la haine des Juifs durant les hostilités de la Seconde Guerre mondiale, à commencer par l'obligation du port de l'étoile jaune en mai 1942. On perçoit déjà la montée de la violence antisémite : ses parents reçoivent un jour des insultes à caractère antisémite.

Le périple d'Yvonne débute en juillet 1942, durant la grande rafle du Vél' d'Hiv des 16 et 17 juillet. Deux policiers viennent arrêter la famille à leur domicile, mais les préviennent qu'ils reviendront dans trente minutes. Ils ont donc le temps de préparer quelques affaires et de fuir afin de se cacher.

Sa mère se cache pendant neuf mois dans une chambre de bonne partagée avec deux autres femmes. Pendant ce temps, elle et son frère sont envoyés près de Grenoble, à Sassenage, en zone italienne dite « libre ».

L'oncle d'Yvonne, avec qui elle a passé la frontière

À Sassenage, Yvonne rend visite chaque semaine à ses grands-parents en tramway. Un jour, alors que la zone italienne n'est plus libre, des SS procèdent à des contrôles d'identité à la sortie du tramway. Elle n'a sur elle que sa carte d'écolière et la peur d'être découverte la pétrifie. C'est alors qu'un miracle se produit. Au moment de passer devant les SS, elle prend par réflexe la main d'une femme qui se trouve devant elle, qu'elle ne connaît pas. La femme ne repousse pas sa main et fait semblant d'accompagner la petite Yvonne. Les SS ne l'interpellent donc pas. Encore aujourd'hui, Yvonne reste stupéfaite de ce court instant, d'autant plus qu'elle n'a jamais revu cette femme d'une bonté extraordinaire.

Yvonne appelle « les Justes inconnus » ceux qui, même au péril de leur vie, décident malgré tout de sauver une vie humaine. Cette femme, dotée d'un altruisme incroyable, en est le parfait exemple.

Plus tard, en avril 1944, vient le moment pour Yvonne de passer la frontière suisse.

Avant cela, elle rend visite au curé de Sassenage et lui confie son souhait de se convertir au christianisme. Celui-ci lui écrit alors une lettre à transmettre à l'évêque de Genève uniquement si, une fois en Suisse, elle souhaite toujours se convertir.

Une fois en Suisse, elle renonce à cette conversion et déchire la lettre, sans jamais savoir ce qu'elle contenait.

Avant de quitter ses grands-parents, sa grand-mère lui dit : « Occupe-toi des petits. »

Yvonne associera toujours ces mots à la fin de son enfance, qui la quitte à cet instant.

Le passage de la frontière se fait par groupes de douze enfants âgés de cinq à quatorze ans. Dans le train, le transfert est orchestré par Marianne Cohn, membre du mouvement de jeunesse des EEIF (Éclaireuses Éclaireurs Israélites de France).

À la nuit tombée, le groupe d'enfants se dirige, tétanisé, vers la frontière suisse. Les enfants doivent patienter un moment qui leur semble interminable, sous les détonations des mitraillettes et les terribles hurlements des chiens, ce qui alimente encore davantage leur peur.

Ils franchissent ensuite les premiers barbelés français et courent jusqu'aux barbelés suisses. Une fois de l'autre côté de la frontière, ils passent la nuit dans un cabanon, puis sont placés en quarantaine, où ils dorment sur de la paille. Un soldat leur avoue plus tard qu'ils avaient été le seul groupe à réussir le passage de la frontière cette nuit-là.

Yvonne en présence d'autres enfants, d'une femme non identifiée, en Suisse durant l'année 1944.

Elle séjourne ensuite dans un hôtel réquisitionné, où les vrais lits, bien faits, émerveillent Yvonne qui n'avait plus connu ce confort depuis longtemps. En Suisse, elle est placée dans plus de dix familles et différents centres pour enfants. À peine avait-elle le temps de s'attacher et de s'intégrer dans une famille qu'elle devait déjà la quitter, subissant chaque fois un véritable déchirement. En septembre 1945, elle retourne finalement en France et retrouve sa mère, qui avait été déportée à Auschwitz et avait été victime des atroces expériences menées par le docteur Josef Mengele.

Yvonne nous confie alors que sa guerre commence véritablement au moment des retrouvailles avec sa mère, qu'elle ne retrouvera d'ailleurs jamais vraiment. Les survivants de la Shoah ont eu peu de possibilités de prendre la parole dans cette société brisée d'après-guerre, amplifiant ainsi le mal-être et le sentiment d'abandon que ressentait Yvonne. La guerre laisse de nombreuses séquelles à Yvonne. La relation avec sa mère est profondément détériorée et son rapport à l'identité juive fortement bouleversé. Pendant longtemps, elle ressent un malaise face au mot « Juif », associé aux souffrances subies en raison de sa confession. Elle nous dira : « On me l'a fait payer cher d'être juive ! »

Yvonne rencontre plus tard son futur mari, Raymond, et souhaite l'épouser. Cependant, sa mère refuse ce mariage. Yvonne est donc, malgré elle, forcée de rompre un temps avec lui et traverse une profonde dépression. Elle finit par se rétablir et l'épouse le 1er août 1957. Ce mariage lui permet de fonder une belle famille dont elle est aujourd'hui très proche et fière. À la demande de ses petits-fils, elle les emmène à Auschwitz et se dit heureuse d'avoir accompli son devoir de mémoire.

Avec le temps, sa relation avec sa mère ne s'améliore pas. Elle dira même à propos de ses arrière-petits-enfants non juifs :

« Toi et tes catholiques. "

Plus tard, lors d'un voyage en Israël, Yvonne visite Yad Vashem, le mémorial de la Shoah, à Jérusalem. En voyant

des photographies des camps de concentration, des bribes de conversations entre sa mère et ses amies ressurgissent soudainement. Les récits de sa mère deviennent alors beaucoup plus concrets.

Plus tard encore, par souci de sécurité, Yvonne demande à ses amies si l'une d'entre elles accepterait de garder un double de ses clés, mais aucune n'accepte. Elle ressent alors le même sentiment d'abandon que durant son enfance. Cet épisode l'amène à entreprendre une psychothérapie afin de soigner les blessures laissées par le passé.

Elle réussit peu à peu à prendre de la distance avec la petite fille qu'elle était et, d'une certaine manière, à devenir amie avec elle-même. Elle accepte son histoire et son passé pour pouvoir avancer dans sa vie.

Nous avons tous énormément apprécié ces échanges et beaucoup appris grâce à la gentillesse et à la douceur incomparables dont à fait preuve Yvonne. Nous la remercions pour son témoignage poignant et bouleversant. Nous remercions également le Casip-Cojasor pour cette superbe initiative, qui nous permet, nous aussi, à notre échelle, de participer au devoir de mémoire dont nous sommes tous responsables.

Lital Chelly, Elya Mimouni, Elisha Tebol et Emma Toulzac

Les témoins

Mauricette AUXE

Nathan AUXE

David CORONEL

Liliane FICHET

Albert LAMANTOVICZ

Régine LIPPE

Yvonne RISS

Les élèves

Lea ABBOU

Romane ATTAL

Shana BARANES

Lital CHELLY

Sasha COHEN

Tsila COHEN SOLAL

Pierre Elie DISERBEAU

Nathan FELLOUS

Elisheva GUETTA

Esther HANEIN

Benjamin HAZIZA

Nathan JOURNO

Elya MIMOUNI

Salome MOULY

Lael NAKACHE

Oren NIDAM

Liat PARIENTE

Noam SADOUN

Yona SEBAN-PARTOUCHE

Gabriel SITBON

Meyron SULTAN

Elisha TEBOL

Emma TOULZAC

Anaelle ZAGOURY

Yossef ZENOU

Remerciements

Après une année d'échanges, de rencontres et de découvertes, nous arrivons au terme d'une aventure humaine et pédagogique exceptionnelle. Ce projet nous a offert l'opportunité de rencontrer des témoins d'une rare intensité, dont les récits nous ont profondément marqués et continueront d'éclairer les générations à venir.

Cet ouvrage rassemble sept témoignages réécrits avec sensibilité par les élèves. Il reflète l'émotion, l'engagement et les apprentissages qui ont jalonné cette expérience, ainsi que les liens tissés entre les générations.

Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à Nira Fdida, Élodie Sebag et Shirley Elbaz pour leur accompagnement tout au long de ce projet, ainsi qu'à Élie Ebidia, chef d'établissement du lycée Lucien de Hirsch, pour son soutien précieux.

Nous remercions également les élèves pour leur engagement, leur curiosité, leur sensibilité et leur bienveillance. Par leur écoute attentive et leur investissement, ils ont su donner toute sa richesse à cette rencontre entre les générations.

Notre plus profonde reconnaissance va à Mauricette Auxe, Nathan Auxe, David Coronel, Liliane Fichet, Albert Lamantovicz, Régine Lippe et Yvonne Riss. En partageant leur histoire avec tant de courage et de confiance, ils nous ont permis de mieux comprendre notre passé et contribueront, à travers cet ouvrage, à transmettre cette mémoire aux générations futures.

Nous adressons également nos sincères remerciements à Louis Meslage, stagiaire en Master d'Histoire, pour son implication, sa rigueur et l'aide précieuse qu'il nous a apportée tout au long de son stage.

Enfin, nous remercions chaleureusement Ghislain Sellem de 101 Prod, notre partenaire vidéaste, qui a su immortaliser cette aventure avec talent, sensibilité et professionnalisme.

À toutes celles et tous ceux qui ont contribué à cette 17e édition de « De Bouche à Oreille », merci pour votre confiance, votre engagement et votre générosité. Grâce à vous, la mémoire continue de se transmettre, de vivre et de rassembler les générations.

Laura Attal, Caroline Atlani, Sabine Bensimon et Julia Haddad